

Questions sur *La Consolante*

(Ces questions sont un peu développées, mais je les raccourcirai naturellement.)

1. Considérant vos cinq livres, dix ans après votre entrée en littérature, avez-vous le sentiment qu'un fil rouge court de l'un à l'autre et lequel ? Et comment percevez-vous leur évolution ? Celle-ci est-elle liée peu ou prou à votre propre évolution ?

Pff... je ne perçois pas grand-chose hélas... À chaque fois que je me remets au travail, c'est comme si j'écrivais pour la première fois. Comme si personne ne m'avait jamais lue et que j'avais tout à prouver. Et puis heureusement, les personnages commencent à prendre vie et j'oublie tout le reste : l'éditeur, les libraires, les lecteurs, leur courrier, la pression, et ce que représente « économiquement » (eh oui, hélas...) parce qu'il y a là, sur mon écran, des gens qui me semblent aussi vivants que mes propres enfants et qui, eux, se fichent bien de mon « évolution ». Qui sont exigeants et me font veiller tard... Le fil rouge ? Je ne sais pas... mon regard peut-être ? J'essaye de progresser en écriture, de suggérer le plus de choses possibles en employant de moins en moins de mots. Vous savez, je travaille comme un chien pour donner l'impression que – une fois encore – je ne me suis pas foulée... Thomas Hardy (que je cite dans *La Consolante* d'ailleurs...) a dit : « Un livre facile à lire est un livre difficile à écrire. » Je n'aurai jamais le Goncourt mais des gens m'abordent quelquefois pour me dire qu'il n'aime pas lire... sauf mes histoires.

Ce doit être cela, mon fil rouge, une certaine... *générosité intellectuelle*... (Hé ! T'entends Saint Pierre !?)

2. Quel est le sentiment, ou l'idée, ou la situation qui marque le départ de *La Consolante* ?

Il y a deux ans, plus peut-être, je suis allée à une rencontre dans une bibliothèque. On m'a demandé quel serait le sujet de mon prochain roman. J'ai répondu que je ne savais pas mais que j'allais l'écrire pour une scène que je voyais très distinctement : un homme mal en point, physiquement et moralement, marche au milieu de hautes herbes sous un soleil couchant. Au loin, il y a un feu, des enfants autour, d'autres qui sautent par-dessus et une odeur de caoutchouc brûlé à cause des baskets qui dérapent dans les braises. Cette scène me hantait, tout le reste, avant et après, fut improvisé et est venu au fil de la plume. Tous mes livres, je les écris pour une seule image au départ. Une seule. Pour *Je l'aimais* je me souviens, c'était la forme du ventre de Mathilde qui déformait les carreaux de sa jupe écossaise...

3. Comment vos personnages vous apparaissent-ils ? Et comment les « construisez »-vous ensuite ?

Comme à Jeanne d'Arc... Un matin, ils sont là. J'entends leurs voix. Après ça devient compliqué parce qu'ils exercent des métiers dont je ne sais absolument rien (cuisinier, architecte, ingénieur agronome, infirmière urgentiste, etc.) alors je pars à leur rencontre... Je lis des livres, j'interviewe leurs collègues, je vais voir sur place...

C'est d'ailleurs le grand privilège de ce métier : sous prétexte de travailler, on se cultive.

Imaginez la scène... C'est un jour de la semaine, en plein après-midi, la terre tourne, tout le monde court, pointe, rend des compte, organise des réunions, s'ennuie à des réunions, rend compte de réunions ennuyeuses, les enfants s'échinent sur leurs contrôles de calcul mental, la table du petit déjeuner n'a pas encore été débarrassée, et vous, vous regardez ce DVD génial, *My Architect, a son's journey* de Nathaniel Kahn sur son père Louis parce que votre personnage est architecte et... Et quoi ! On ne peut rien vous dire... Vous êtes carrément en train de bosser, là... !

4. Comment travaillez-vous ? Savez-vous où vous allez comme Tolstoï le « diurne », ou avancez-vous à tâtons comme le « nocturne » Dostoïevski ? Travaillez-vous beaucoup la musique de la phrase ?

Euh... Je suis plutôt Dostoïevski comme genre ! (rires confus) Je ne sais jamais ce qui va se passer à la ligne suivante. J'écris pour savoir comment l'histoire va se terminer. Par curiosité. Je me sens plus lectrice qu'écrivain quand je travaille. Là par exemple, tout à coup, j'ai réalisé que, horreur, c'était fini... Et mon Charles, avec lequel j'avais passé tant de nuits et qui était devenu mon « intime », s'est barré sans même se retourner pour me dire au revoir. C'est idiot, mais je lui en ai beaucoup voulu sur le moment...

Le lendemain matin, j'ai rallumé l'écran pour voir s'il n'acceptait pas de faire encore un petit bout de chemin avec moi, mais non, il était déjà loin. Je *n'entendais plus* sa voix. D'où une sorte de blues d'ailleurs qui dure encore aujourd'hui...

Bon, il faut que je retourne garder mes moutons pour entendre « une autre mission » !

(NdA : à l'heure où je relis ces lignes pour le site du Dilettante, je suis en train de travailler à un scénario dont l'héroïne est une sorte de Jeanne d'Arc des temps modernes, ça bêle pas mal !)

5. À propos de littérature, vous sentez-vous participer à telle ou telle filiation ? Proche de tel auteur particulièrement ? De telle « famille » d'auteurs ?

Sans oser me comparer à aucun d'entre eux, loin de là, j'appartiens à la famille des conteurs d'histoires : les Marcel Aymé, Romain Gary, Nick Hornby, Anne Tyler, etc. Des gens pas toujours très bien vus par la crème des critiques d'ailleurs... Quand on vend trop de livres, notre sincérité est mise en doute. Ce qui est complètement idiot d'ailleurs, c'est parce que nous sommes sincères que les gens ont la faiblesse de nous aimer bien...

6. Pourriez-vous expliquer le choix des deux métiers de vos protagonistes, très accentués dans ce livre ? La soignante et le bâtisseur...

Je ne peux pas l'expliquer. Je ne peux rien expliquer. Je n'ai aucune démarche cérébrale ou intellectuelle. Pour l'architecte, je voulais un homme qui travaille beaucoup, voyage sans cesse, souffre de tous les décalages possibles et je ne voulais pas prendre un businessman qui m'aurait vite ennuyée (vendre, toujours vendre... on en crèvera...) alors j'ai choisi un métier qui garde une part de création. Mais je ne vous cache pas que j'en ai bavé ! Je ne connaissais rien à l'architecture (qui ne m'intéresse pas tellement par ailleurs... je trouve qu'un visage, même apathique, est beaucoup plus passionnant que n'importe quelle splendeur déposée au patrimoine de l'UNESCO). Pour l'infirmière, Anouk est arrivée en blouse et je ne lui ai pas ôtée. Et puis c'était l'occasion de rendre hommage à ces femmes dont on n'entend jamais parler. Et pour cause... elles travaillent...

7. La notion de « famille », biologique ou par « adoption » et reconnaissance réciproque, me semble très importante dans votre roman. Qu'est-ce à dire ?

Pas seulement dans celui-ci. Dans tous. Je n'ai encore jamais réussi à peindre une vraie famille « aux normes » (allô ? Dr Freud ?). Toutes ces histoires de « sang » me font froid dans le dos. Le seul ADN qui compte, c'est celui de la sensibilité. Charles, quand il commence à aller mieux, se souvient de cette phrase d'Anouk prononcée plusieurs vies plus tôt : « Sa vraie famille, on la rencontre le long du chemin... »

Qu'est-ce à dire ?

Youpi ! Tout est possible ! Nos arbres généalogiques s'élaguent, bourgeonnent et s'amplifient sans cesse.

8. Qu'est-ce qui, pour un enfant, vous semble le plus important ?

D'être aimé. Ma fille ajouterait « d'avoir le cirque Playmobil » et mon fils « plus de boosters pour mes cartes Magic ».

9. Qu'est-ce qui, dans une relation (amour ou amitié), vous attriste ou vous révolte le plus ?

Oh là ! Vous me posez des questions beaucoup trop compliquées ! Je ne suis pas gourou, moi ! La lâcheté peut-être ?

10. Quelle qualité humaine vous est-elle la plus chère ? Quel défaut le plus pendable ?

J'aime cette tirade de Cyrano : « Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances... » Je ne vais pas en faire des tartines, je me comprends. Le plus pendable ? Je ne sais pas... La morgue.

11. Éprouvez-vous, par rapport à votre propre jeunesse, ou à votre enfance, une nostalgie comparable à celle de Charles ?

Comme tout le monde, j'ai dû dire ou faire des choses dont je ne suis pas très fière. J'ai dû blesser des gens quelquefois... Hélas, j'ai une très bonne mémoire... J'y pense la nuit et j'en fais des livres. (Pratique, hein ?)

12. Qu'aimeriez-vous transmettre par le truchement d'un tel roman ?

Je ne suis pas là pour « transmettre » quoi que ce soit, sinon, j'aurais fait prêcheur comme métier. Je suis là pour divertir, en solitude, des gens inconnus de moi. Mais bon, j'ai la faiblesse de croire que mes petites histoires sont plus subversives qu'elles n'en ont l'air. Mes personnages, si cabossés soient-ils, se tiennent toujours en marge du troupeau. Ce monde-là ne leur convient pas et ils tâtonnent vers « autre chose ». Ce n'est pas à moi d'épiloguer là-dessus, mais on me demande souvent « la clef » de mon succès eh bien peut-être que c'est ça : en me lisant, certains se sentent moins seuls. Cette histoire de « bons sentiments » est l'arbre qui cache la forêt. Et la forêt, ce n'est pas des « bons » sentiments, ce sont des sentiments tout court.

13. Question évidemment sursentielle pour la crédibilité du questionneur aux yeux de sa rédaction : dans quelle mesure votre succès influence-t-il votre travail ? Quel sentiment l'annonce d'un tirage initial de 200 000 exemplaires vous inspire-t-il ?

Concrètement ? (soupirs) (tant pis pour mon sex-appeal...) J'ai perdu 4 kilos, je ne dors plus la nuit, pour la première fois de ma vie je prends des somnifères et je suis obligée d'utiliser un shampoing à base de goudron parce que l'angoisse, eh ben, ça me scalpe ! Sinon, tout va bien.

Quant au travail, le succès n'a rien changé et ne changera jamais rien. Sinon, je ne serais plus écrivain, je serais « agente commerciale en écriture avec courbe de croissance et objectifs à tenir ». Le succès fragilise tout le reste, mais laisse ma solitude nocturne absolument intacte.

14. Beaucoup plus important : quel âge avez-vous dans votre tête ? Et dans votre cœur ?

Physiquement, je suis hyper bien roulée comme une fille de 17 ans, dans ma tête j'ai 37 ans et 3 mois et dans mon cœur je n'ai pas d'âge. Tout dépend de celui du personnage qui m'occupe l'esprit... (Ou le cœur, donc...)

15. Que répondriez-vous à un enfant qui vous demanderait qui est Dieu ?

Je ne sais pas. Mais cherche, mon grand, cherche... À mon avis, il y en a un petit bout chez tous les gens que tu croieras, tu verras...

16. En quel animal vous serait-il le plus agréable de vous réincarner ?

Aucun. Ils ne savent pas lire...